

RAPPORT

Sur les Travaux de la Société

EN 1896

Mes chers Collègues, quand le même rapporteur est chargé, chaque année, du même travail, n'y a-t-il pas tout lieu de craindre que cette perpétuité de même « besogne » ne finisse par engendrer la monotonie? Mes devanciers, MM. Hachette et Barbey ont échappé à cette contrainte; la souplesse de leur talent, leur facilité remarquable leur ont permis de traiter, dans une forme nouvelle, des sujets qui semblaient être les mêmes. Je sens mon infériorité et je m'en afflige pour vous.

Quoi qu'il en soit, ce nouveau rapport justifie le mot « confiance » par lequel je veux le commencer — pardonnez-moi mon optimisme — Oui, je désirerais faire passer dans l'esprit de ceux qui lisent nos Annales, de tous ceux qui, s'attachant à nos modestes travaux, nous portent un intérêt réel, la légitime confiance que peuvent nous inspirer et l'ensemble des mémoires que je vais analyser et le recrutement toujours facile, toujours prospère de notre Compagnie. Je me plais aussi à rappeler que chez nos juges « MM. les Membres du Comité des Sociétés savantes, de même que parmi nos doctes et

aimables confrères des Sociétés les plus justement prisées, on nous témoigne beaucoup de sympathie, on nous prodigue des encouragements que nous pouvons croire sincères. Votre secrétaire se trouve assez souvent, vous le savez, en rapport avec des collègues étrangers à nos études locales et partout il recueille cette favorable impression qu'il se fait un devoir et un grand plaisir de vous transmettre,

Ab Jove principium... C'est-à-dire commençons par Jean La Fontaine ; il en a été encore question et c'était tout naturel, le sujet est inépuisable. Vous le reconnaîtrez quand je vous donnerai connaissance de la thèse que prépare M. Salesse sur la « philosophie des fables de la Fontaine ». Je crains, entre nous, qu'il n'arrive pas bon premier dans cette lutte. Pour cette fois, nous avons publié un fragment fort intéressant de M. G. Lafenestre sur notre poète. Nos auteurs actuels les plus estimés : Sully-Prudhomme, Alphonse Daudet, André Theuriet (le nouvel académicien), François Coppée, etc. « sont tout imprégnés de l'esprit de La Fontaine et ce n'est point leur faire injure de leur dire qu'ils sont les petits-fils du Bonhomme, comme ceux qui demeurent dans la tradition nationale, qui conservent le goût de la composition expressive, du sentiment naturel et sain, l'amour de la pensée nette, de l'expression claire, du langage simple, pittoresque, vivant ».

Les « amis de La Fontaine » Maucroix et Pintrel ont trouvé un historien, je dirai mieux, un panégyriste dans notre érudit collaborateur, M. Salesse. Ces deux études (je me suis déjà servi du mot thèse pour caractériser les travaux critiques de M. Salesse) sont du plus grand intérêt. Maucroix, comme l'assure notre collègue, malgré les travaux de huit commentateurs, la plupart d'un mérite

réel, était insuffisamment connu ; à l'aide de documents inédits, M. Salesse a pu faire ressortir le talent et le caractère du caustique chanoine. Quant à Pintrel, qu'aurait suffi à illustrer sa belle traduction des « Lettres à Lucilius, de Sénèque », M. Salesse a recueilli bien des notes éparses, il les a mises en lumière et a restitué à ce savant magistrat-traducteur sa véritable origine. Pierre Pintrel, le plus célèbre d'une nombreuse et honorable famille, appartenait à notre contrée — ce qu'ignorait le savant M. Désiré Nisard qui le faisait originaire de Reims. — Les Pintrel ont joué, au siècle dernier, un rôle important dans notre ville ; ils ont occupé successivement les plus hautes charges de l'administration et de la justice ; ils étaient seigneurs de Villeneuve, Monthoury, Louverny, les Biez, etc.

A plusieurs reprises, une invitation a été faite à notre Société à l'effet d'obtenir des renseignements généalogiques sur des familles qui ont disparu de notre contrée ou, du moins, sont devenues inconnues. Ainsi, l'an dernier, il s'agissait de la famille Gaillard ou de Gaillard. Cette année, M. Delorme a bien voulu s'occuper de recherches concernant la famille du Hald, de Trugny ; grâce à l'obligeance de notre collègue, M. Carré, maire d'Epieds, il a été possible de recueillir bien des renseignements. On aurait pu croire de prime-abord, que les recherches faites sur la famille Balhan, à la demande de M. René de Dumas, de Nancy, dont le beau-père est un descendant de notre fameux Balhan, on aurait pu croire, dis-je, que ces recherches seraient couronnées de succès ; il n'en est rien ; elles n'auront point été inutiles et M. Delorme nous a donné un premier résultat que des soins postérieurs viendront sans doute compléter.

A côté de La Fontaine et de ses amis, il y a dans nos

Annales une belle place pour Racine ; aussi accueillons-nous toujours avec le plus grand plaisir tout ce qui se rapporte à l'immortel auteur de Phèdre et d'Athalie. M. Maurice Henriet — qui nous a donné en 1887 une étude si remarquable sur *Racine écolier* — nous fournit aujourd'hui un mémoire des plus curieux sur « la fortune immobilière de Racine ».

Les fonctions que M. M. Henriet a exercées durant plusieurs années à Clermont (Oise), l'ont mis à même de faire des recherches sur l'un des biens ruraux, non loin de Clermont, dont était propriétaire Catherine Romanet, femme du poète. Notre collègue a tracé de cette épouse, modeste, résignée, douce, de cette mère tendre et dévouée, un délicieux portrait que j'ai cru devoir mettre en relief dans le compte rendu de nos Annales. C'est une belle page que l'auteur vient d'ajouter à son œuvre.

Plus humoristique est « le petit voyage autour d'un autographe » de M. Fr. Henriet. Cet autographe, vous le savez, émanait de notre compatriote Arsène Houssaye, l'auteur du 41^e fauteuil à l'Académie, qui recommandait à M. de Niewerkerke, un jeune peintre, Alizard sans doute, auteur du portrait de Marie Garcia. Lettre peut-être bien un peu gauloise, dans la forme, mais pleine d'esprit et de cœur.

Les bonnes religieuses Augustines ont vivement regretté leur vieil Hôtel-Dieu où leur dévouement s'était exercé si longtemps ; M. Fr. Henriet s'est fait leur interprète ; il a reconnu, néanmoins, que, le culte du souvenir excepté, le nouvel établissement réalise, à peu près, tous les progrès actuels et répond aux nécessités du service hospitalier.

Quand à l'aspect, n'était ce malheureux campanile (vrai pigeonnier) il serait irréprochable ; somme toute, le

monument, ce me semble, fait bonne figure parmi ceux dont notre charmante cité s'honore. M. Corlieu, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, a relevé la longue procédure entre le duc de Bouillon (1655) et l'Etat pour la nomination d'une prieure à l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry.

Dans sa monographie du collège de Château-Thierry, M. Corlieu a su rendre justice à tous les fonctionnaires utiles ; il a oublié un régent des classes primaires, un de ceux qui ont rendu les services les plus signalés à l'établissement et aux familles. Je veux parler de M. Joseph Périn, lequel, pendant près de 28 ans a rempli sa tâche avec zèle, dévouement et abnégation. Sa perte prématurée a été vivement ressentie par tous ses élèves et leurs parents. C'est à M. Delorme que nous devons ce chapitre additionnel qui est, vous le reconnaitrez, un acte de réparation.

Malgré ses 98 ans, qu'il porte avec une vaillantise exceptionnelle, M. Fr. Moreau, notre président d'honneur, ne consent point à arrêter ses travaux. Il a cessé de fouiller, il lui a semblé, néanmoins, que tout n'était pas fini et qu'il lui fallait classer et reproduire. Aussi a-t-il successivement fait paraître deux recueils : Catalogue des objets d'antiquité de la collection Caranda, avec description sommaire ; puis : Petit Album de cette même collection, reproduisant les meilleurs dessins qui illustrent les précédents albums. Nos amis les Varin et Delauney y figurent en bon rang.

Près de l'église Saint-Crépin et, par conséquent, le long de l'ancienne voie romaine de Troyes à Saint-Quentin, dans le jardin de la maison Saint-Raymond, M. Vielle a trouvé de nombreux fragments de poterie cinéraire gallo-

romaine, Il y avait donc là un cimetière, non loind'Otmus, et avant la construction du château de Thierry IV. Du reste, vous vous rappelez, Messieurs, que diverses sépultures ont été trouvées, ces années dernières, au dessous du mamelon où était situé Otmus, dans le haut du jardin Bienvenu.

Un autre correspondant — dont les travaux sur les temps préhistoriques sont très appréciés, M. l'abbé Bonno, de la Société archéologique de Provins, nous a permis de tirer parti de l'une de ses dernières études. M. Bonno vient de publier « le département de Seine-et-Marne au point de vue anthropologique ». Nous en avons extrait le chapitre intitulé « le plateau de Cocherel » où il est question de localités appartenant à notre circonscription.

Si vous le voulez bien, je n'en ferai que mentionner les comptes rendus de votre Secrétaire sur les Congrès de la Sorbonne et celui de Morlaix-Brest, non pas que je croie inutile de vous entretenir de ce qui se dit ou se passe dans ces Congrès, mais parce que une analyse de ces comptes rendus ne me semble pas nécessaire. J'en excepterai, cependant, le mémoire de M. l'abbé Marsaux sur le Congrès de Gand. Avec la grande compétence que nous lui avons déjà reconnue, M. Marsaux nous parle des monuments, des musées qui ont été visités : le Château de Gérard-le-Diable, l'Hôtel-de-Ville, le Beffroi, Saint-Bavon, Saint-Nicolas, Saint-Jacques, etc. Ce sont surtout les objets qui constituent des trésors artistiques de la plus grande valeur que le savant abbé nous révèle : chasses, vases sacrés, ornements sacerdotaux, etc. Nous espérons que, malgré son changement de situation, notre aimable et laborieux correspondant continuera à nous donner des preuves de sa bonne volonté.

Je n'ai garde d'oublier « le Prieuré royal du Charme ».

La préparation de cette notice m'a donné quelque peine, il me fallait, en effet, condenser les renseignements recueillis dans l'histoire de M. de Vertus et dans les Antiquités du diocèse de M. l'abbé Pécheur, cependant, il ne répond pas à ce que j'aurais désiré. Il a été impossible de retrouver les documents qui auraient pu permettre de suivre la filiation des dames-prieures, de relater les faits intérieurs; le nécrologe également fait défaut; malgré des recherches multipliées, rien n'a pu être retrouvé. Je me trompe; il reste le fameux Album des possessions dressé par l'ingénieur-géographe Didier, dessiné par Lorinet en 1785. Cet album qui appartient à M. Josse, a été gracieusement mis à ma disposition; il a été facile d'établir quelle était la fortune immobilière du couvent à l'époque de la Révolution, de relever les noms des familles des fermiers dont les descendants habitent encore la contrée.

Pour être à peu près complet, ce Rapport doit mentionner certains hors d'œuvre qui ont donné à nos séances un attrait particulier. Au mois de février avait lieu l'inauguration de la mairie du X^e arrondissement. Un vrai chef-d'œuvre d'architecture renaissance et qui a valu à notre collègue, M. Rouyer, avec les félicitations universelles, une distinction bien méritée: la croix de la Légion d'honneur.

Ne convient-il pas aussi de signaler les lectures faites par notre *savant* collègue et ami, M. de Larivière, — nous pouvons bien lui donner aujourd'hui cette épithète que justifient ses travaux historiques et qui ne peut blesser sa modestie, puisque nous avons le regret de le voir s'éloigner? — Je me hâte d'ajouter que, quoique absent, M. de Larivière restera attaché à notre Compagnie qui a pour lui autant d'estime que de sympathie et que, parfois peut-être, si nous n'avons plus la satisfaction d'entendre

cet excellent diseur, nous aurons l'insuffisante ressource de pouvoir lire les extraits qu'il nous signalera. Des diverses communications de l'histoire de Catherine II, je ne veux retenir que le dernier épisode : le comte Bobrinski. Vous avez encore présentes à la mémoire les singulières aventures de ce fils naturel de la grande impératrice ; c'est un vrai roman dont les chapitres sembleraient inspirés par la fertile imagination d'un Alexandre Dumas, d'un Ponson du Terrail ; mais aussi, quelle mère que Catherine ! quelle éducation et quelle surveillance *de loin données* à ce jeune prince !

Nous avons eu à déplorer la mort de plusieurs des nôtres ! M. Encelain, qui avait pris rang dès le début de la Société, nous a été bien utile au moment de la Souscription pour le rachat de la maison La Fontaine, il nous a laissé peu de travaux, mais combien sérieux, combien remarquables ! C'est un excellent collègue que nous avons perdu trop tôt et votre secrétaire y a perdu un véritable ami. M. le sénateur Benoist, membre honoraire, président de la Société de Meaux, infatigable historien local, a été enlevé par une mort imprévue, ainsi qu'un archéologue de premier ordre, M. Louis Courajod, conservateur au Musée du Louvre et professeur à l'école du Louvre, de l'histoire de la sculpture française. Ce savant avait pour notre modeste Académie une vive sympathie qu'il a manifestée à diverses reprises. Permettez-moi de vous recommander, Messieurs, la lecture des articles que lui ont consacrés dans la *Revue de Champagne*, ses amis : MM. Ant. Héron de Villefosse (de l'Institut), et André Michel, son successeur au Musée du Louvre. Monseigneur Laferrière, évêque de Constantine, n'appartenait point à notre Société, il est vrai, mais n'appartenait-il pas à la science archéologique dont il a été l'un des représentants les plus autorisés ? Son frère, que nous avons l'avantage

de compter parmi nous, voudra bien accueillir cette nouvelle preuve de notre sympathique confraternité. Nos regrets, du reste, viennent s'ajouter à ceux, non seulement de l'Eglise de France qui perd en Monseigneur Laferrière un prélat des plus distingués, mais encore à ceux de la France savante.

Deux noms viennent encore s'ajouter à cette funèbre liste : MM. de Montesquiou et de Graimbert. Dès l'année 1868, le premier faisait partie de notre Société, à laquelle il portait un vif intérêt. Vous savez, MM. quel a été le rôle patriotique de M. de Montesquiou, pendant et après la funeste guerre de 1870. Sa mission accomplie il s'est retiré à Longpont où il n'a cessé de faire le plus grand bien. M. de Graimbert, par son origine, appartenait à notre circonscription ; le fief de Belleau a été longtemps la propriété de sa famille qui en portait le nom : Graimbert de Belleau. La mort a surpris cet excellent homme avant qu'il ait pu réaliser le projet qu'il caressait et dont il m'a souvent parlé ; redevenir Français et habiter Château-Thierry avec sa jeune famille. Nos collections se sont enrichies des plans, dessins, albums, que M. de Graimbert père, avait composés et que nous devons à la libéralité de son fils.

Ce tribut payé à ceux qui ne sont plus, il nous reste l'agréable mission de féliciter nos collègues nouveaux, j'allais dire de nous féliciter de leur adhésion ; nous sommes heureux, en effet, de voir nos rangs s'élargir, de compter comme nôtres des personnes que recommandent leur situation et leurs capacités. A ce titre, j'enregistre bien volontiers comme titulaires MM. Leboime, Henriet, conseiller général, docteur Latour, ces deux derniers correspondants depuis plus de 25 ans et le comte de Montesquiou qui a accepté si gracieusement de succéder parmi nous à son bien regretté père. Comme correspondants, des ingénieurs comme MM. Kintzel, Gaidry, Ri-

boulot ; des notaires comme MM. Dumoulin, Frémont et Lesage ; un ancien professeur d'agriculture M. Briant ; un docteur-médecin, M. Mercier, de Neuilly-Saint-Front, et deux entrepreneurs bien connus MM. Gabiot père, et Marlaud.

Voilà un bilan qui paraîtrait bien favorable, si notre sévère trésorier n'ajoutait — *in petto* ; — ce sont surtout des titulaires qu'il nous faudrait afin que notre budget financier nous donne toute satisfaction ; donc, MM. les correspondants, devenez des titulaires... il nous faut des titulaires. Il est vrai que nous en conservons un dont la confiance nous honore, ce qui nous est une preuve, mes chers Collègues, que nous continuons une œuvre bonne et utile et que par là nous continuons aussi à être dignes de l'estime et de la sympathie qu'on nous témoigne.

MOULIN.
